№ 10. Oktober 1909.

Monatsblätter.

Herausgegeben
von der
Gesellschaft für Pommersche Geschichte
und Altertumskunde.

Reise der schwedischen Schwester Friedrichs d. Großen durch Vorpommern.

Im neuerdings von Fritz Arnheim veröffentlichten ersten Bande seines auf zwei Bände berechneten Werkes, „Luise Ulrike, die schwedische Schwester Friedrichs des Großen" (Gotha, F. A. Perthes) finden sich auch einige Stellen, die amüsant pommersche Verhältnisse berühren. Als nämlich die schöne und geistvolle, nur allzu leidenschaftliche und sehr zu gewagten politischen Umtrieben neigende Prinzessin Ulrike von Preußen im Sommer des Jahres 1744 zu ihrer Vermählung mit dem schwedischen Thronfolger Adolf Friedrich, an dessen Seite sie später lange Jahre auf dem schwedischen Throne saß, nach Drottningholm reiste, hatte sie Teile von Pommern, insbesondere Schwedisch-Pommern zu berühren. Von ihren dortigen Erlebnissen entwarf die damals 24jährige Prinzessin in mehreren Briefen an ihren königlichen Bruder eine lebendige, humorvolle Schilderung, die wir mit einigen Kürzungen wiedergeben wollen.

Stettin, 28. Juillet 1744
(à minuit).

... Je suis arrivée ici à sept heures du soir. On m'y a fait tous les honneurs du monde. J'y ai trouvé une très belle garnison et la ville charmante. Toute la noblesse y était, et j'ai reçu leurs compliments. Le comte Gotter (der preußische Oberhofmarschall, der die Prinzessin Ulrike auf ihrer Reise nach Schweden begleitete, ein sehr witziger Lebemann) se réserve de vous faire la description des perruques de messieurs les magistrats et du député du clergé. Je ne veux point aller sur ses brisées, puisqu'il pourra vous le raconter plus comiquement que je ne le pourrais faire. Nous avons été traités magnifiquement, et il est impossible d'ajouter quelque chose à l'ordre qui règne en tout. Je pars demain à sept heures du matin pour Schwerinsbourg (das damals dem später bei Prag gefallenen Feldmarschall Schwerin gehörte).

In Schwerinsburg weilte Ulrike am 29. und 30. Juli, um es an diesem Tage um 1 Uhr nachmittags zu verlassen. Erst in Stralsund kam sie dazu, ihrem königlichen Bruder weitere Einzelheiten über ihre Reiseerlebnisse mitzuteilen. Von dort schrieb sie ihm nämlich:

Stralsund, 31. juillet 1744
(2 heures après minuit).

... Je suis partie à une heure de l'après-midi d'hier de Schwerinsbourg. Après avoir passé le pont d'Anklam, je fus escortée par 50 hommes de cavallerie suédoise; plusieurs gentilshommes de la province accompagnaient mon carrosse, et j'arrivai à Glascau (nach Arnheim wohl verschrieben für „Gnatzkow", das Besitztum der Familie von Bohlen war) à trois heures de l'après-midi. En descendant du carrosse, je trouvai madame de Strömfelt, qui est la gouvernante, la comtesse Taube et la baronne Griesheim, filles d'honneur, madame de Meijerfelt, femme du gouverneur, et la comtesse

Taube, femme du maréchal de la cour. Le comte Tessin (der schwedische Gesandte am preußischen Hofe, der Ulrike gleichfalls auf ihrer Reise nach Schweden begleitete) m'ayant menée dans mes appartements, j'y trouvai un monde terrible. Le comte me présenta l'amiral (den schwedischen Oberadmiral Graf Edward Dietrich von Taube) avec tous les officiers de la marine, ensuite le comte Meijerfelt et tous les officiers de la garnison de Stralsund; mais ce qui ne finissait jamais, c'était quand le tour vint au maréchal de la cour, qui me présenta tous les chambellans et les gentilshommes servants. Il y en avait un nombre infini, et je me figure que, le Roi (König Friedrich I. von Schweden) et le Prince (Ulrikens Gemahl) en ayant encore à leurs cours, il faut que le nombre soit plus grand que celui qu'il y avait à la cour de Vienne. Après tous ces compliments l'on se mit à table. J'avais le cœur extrêmement serré, et je me trouvai dans une étrange situation. Le comte Gotter et Tessin soutinrent la conversation. Je fis plusieurs questions au comte Meijerfelt sur les campagnes de Charles XII, mais il me répondit blanc au lieu de noir (Meijerfelt war bereits 80 Jahre). Voyant qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là, je commençai à m'entretenir avec l'amiral, et je parlai marine à tort et à travers. Cela allait un peu mieux, mais aussi c'est la seule chose dont il peut entretenir, car c'est du reste le plus pauvre homme qu'il y ait au monde. Après la table le comte Tessin et Gotter commencèrent à badiner, et dirent qu'il fallait boire à ma santé. Ils la portèrent à l'amiral. Le comte Tessin voulut qu'elle fût bue à genoux, ce qui s'exécuta. L'amiral, voulant faire comme les autres et n'étant pas si adroit, je ne sais, mais enfin les deux jambes lui manquèrent, et il tomba tout de son long à mes pieds. La perruque, le chapeau et l'épée, tout était en désordre, et il fallut l'étayer comme un vieux bâtiment. Je n'avais sûrement pas envie de rire, mais dans ce moment j'en étais fort tentée. Cependant je tins contenance

et je lui fis mille compliments de sa chute, en lui demandant s'il s'était fait du mal. Gotter en était aux hauts éclats (Graf Gotter war wegen seines lauten lärmenden Wesens bekannt), et les autres sortirent pour rire à leur commodité.

Je partis sur-le-champ, mais je ne pris congé de personne. Dieu sait ce que j'ai souffert dans ce moment, et j'étais si tremblante que j'eus toutes les peines du monde à entrer en carrosse. La comtesse Strömfelt, la comtesse Meijerfelt et la comtesse Tessin allèrent avec moi en carrosse. La dernière commença la conversation. Je m'y mêlai tant qu'il m'était possible, et je pus me surmonter au point de ne pas verser une larme, mais j'avoue que je ne souhaiterais pas à mon plus grand ennemi de souffrir ce que j'ai souffert. A moitié chemin je reçus les compliments de la compagnie des marchands de Greifswald et, en arrivant dans cet endroit, je reçus ceux de la magistrature. Ils avaient bâti un arc de triomphe qui était rempli d'emblèmes. Je crus qu'en entrant dans ma chambre on aurait la complaisance de me laisser seule, mais il n'y avait rien à faire. J'étais au désespoir, mais il fallut se contraindre encore, et j'étais véritablement comme ces épouvantails que l'on met dans les jardins pour les oiseaux: tout le monde avait les yeux sur moi et se parlait tout bas. Enfin ennuyée de tout cela, je me mis au jeu, qui ne dura longtemps. Le comte Tessin me dit qu'il fallait se promener dans la ville pour voir l'illumination. J'y consentis, et il faisait le Savoyard qui marche avec la courante Marguerite. Étant de retour, les étudiants de l'université m'apportèrent des vers, et je vis approcher avec une satisfaction des plus grandes l'heure de la table. Comme l'on s'y était mis fort tard, je ne fus seule qu'à deux heures après minuit. Vous pouvez juger, mon cher frère, de ma joie dans ce moment . . .

Ce matin l'on m'énonça qu'il fallait entendre la prière. J'y souscrivis sur-le-champ; elle ne dura pas longtemps.

Ensuite je reçus encore les compliments du consistoire, de l'académie, de l'université, de la justice et de la bourgeoisie. Comme les harangues étaient fort longues, j'avais le temps de penser aux miennes, et je m'en tirai comme je pus. Celle du consistoire était assez comique; il me souhaita beaucoup de bonheur dans l'entrée et la sortie du Royaume . . .

Enfin je partis pour me rendre ici. Je fus près de six heures en chemin, parce que tout allait en cérémonie. Pour l'entrée, il y avait une très grande quantité de carrosses et une très forte escorte. Ma surprise fut des plus grandes quand j'entrai en ville, d'y voir la garnison. Mon Dieu, quelle horreur en comparaison de vos troupes! L'on ne les aurait pas seulement pris pour la milice du pays, mais je me gardais bien de faire part de mes réflexions, et je me réjouissais de la supériorité de vos forces en comparaison des autres. Je loge chez le comte Meijerfelt. Il a quatre-vingts ans passés. Il voulut absolument me mener sur les degrés, et je vis le moment où il allait tomber sur moi. Toutes les dames de la ville et de la province y étaient, et je fus pendant une bonne heure à faire la révérence. Vers le soir il fallut encore se promener pour voir l'illumination, ce qui était assez joli, du côté du port plusieurs vaisseaux marchands étant remplis de lampions. Demain les harangues doivent recommencer . . .

Postcriptum. Stralsund, Ier août 1744
(à 11 heures du matin).

. . J'ai passé une très mauvaise nuit. Mon bagage n'étant point arrivé, j'ai été obligée de me coucher moitié habillée, ce qui m'a extrêment incommodée. Du reste ma santé est assez passable, à quelques maux de tête près. Je crois que je serai obligée de rester encore quelque jours ici, le vent étant contraire, et je pourrai alors me reposer . . .

Dieser durch das Wetter bedingte unfreiwillige Aufenthalt war der Prinzessin natürlich höchst lästig. Sie langweilte sich

redlich, obwohl man sich Mühe gab, ihr die Zeit zu vertreiben. Sie schrieb darüber an ihren Bruder Friedrich:

. . . La vie que je mène à présent est si ennuyante que de vous en faire le récit serait vous mettre dans le cas. J'ai été fort surprise d'entendre jouer ici les ouvertures des opéras de Berlin. Cela m'a donné un triste souvenir de ce que j'ai quitté . . .

Als besondere Merkwürdigkeit wurde ihr in Stralsund das Haus gezeigt, in dem Karl XII. während seines Aufenthalts daselbst gewohnt hatte. Sie berichtet darüber ihrer Mutter, der verwitweten Königin Sophie Dorothea am 2. August:

J'ai été voir aujourd'hui la maison que Charles XII. a occupée pendant qu'il était ici, mais on a de la peine à concevoir comment un aussi grand prince a pu se loger si mal. Je crois que c'est aussi tout ce qu'il y a de plus curieux dans cette ville.

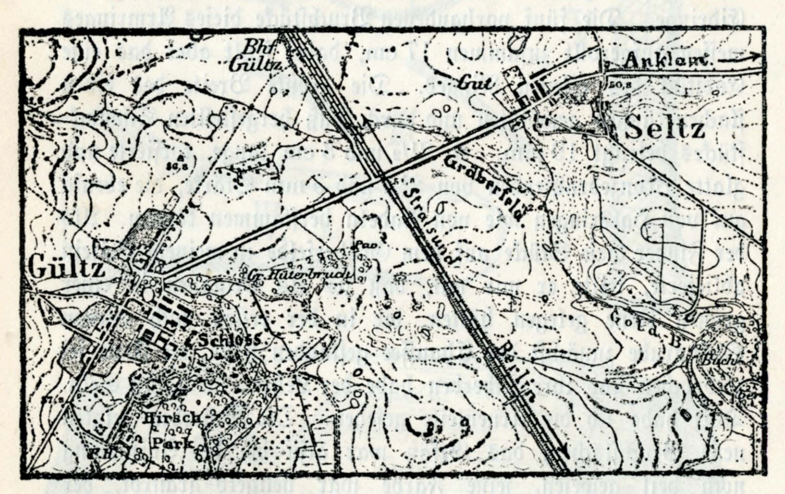
Am 5. August schiffte sie sich endlich ein. Am 8. August traf sie mit ihrem Gemahl in Karlskrona zusammen.

v. P.

Ein bronzezeitliches Gräberfeld mit wendischen Gräbern und Einzelfunde in Gültz, Kreis Demmin.

Das Jammertal in Gültz ist ein Stück Land, das seines steinigen Untergrundes wegen seit alten Zeiten im Verruf stand und von keinem Menschen gern beackert wurde. Anno 1848 waren im benachbarten Seltz die Demokraten aus der ganzen Gegend zusammengekommen und hatten beschlossen, die umliegenden Adelsgüter aufzuteilen. Auch Gültz hatten sie schon unter sich verteilt bis auf das Jammertal, das sich niemand aufhängen lassen wollte. Schließlich gab es deshalb Zank und Streit, die Sitzung schlug in eine gründliche Keilerei um, und aus der ganzen Teilung wurde nichts. So wurde den Herren v. Maltzahn durch das Jammertal der Besitz von Gültz gerettet.

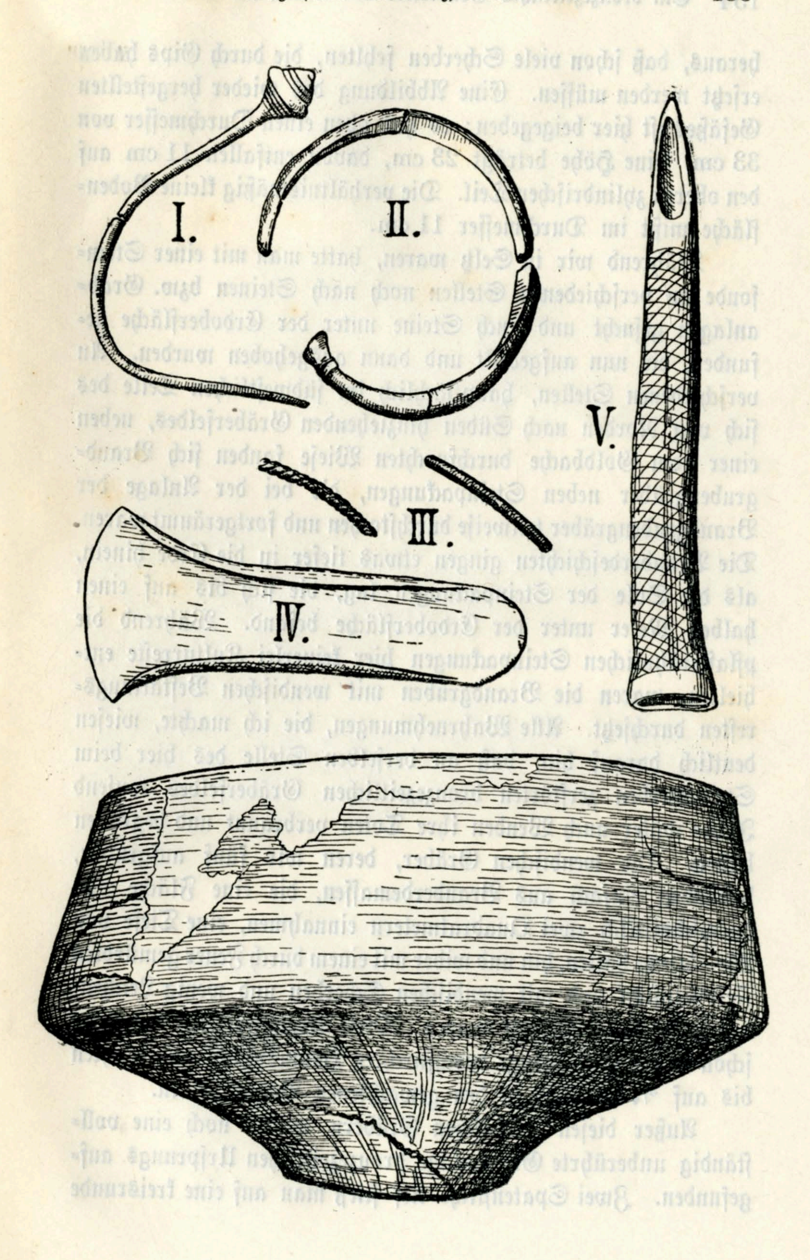
Als im Laufe dieses Jahres in diesem Gelände Steine ausgebrochen worden waren, hatte sich herausgestellt, daß man dabei heidnische Begräbnisstätten durchgraben hatte, in denen man Urnenscherben und andere Kulturreste gefunden hatte. Leider war dem Besitzer von Gültz, dem Herrn Oberpräsidenten unserer Provinz, Exzellenz Dr. Freiherrn von Maltzahn, von diesem Befunde erst Mitteilung gemacht worden, als das Steinewerben fast beendigt war. Als mich gegen Mitte Juli d. J. Exzellenz von Maltzahn auf das Gräberfeld in Gültz führte, dessen Lage auf dem hier beigegebenem Ausschnitte aus dem Meßtischblatte Gültz (Nr. 856) ersichtlich ist, fand ich die Steine



im Jammertale fast alle und somit das ganze Gräberfeld schon ausgehoben. Eine Anzahl Scherben von einer mittelgroßen bronzezeitlichen Urne mit zylindrischem Halse und rundlichem, weit ausgebauchtem unterem Teile und daneben erhaben ornamentierte, wendische Gefäßscherben und ein einem Spinnwirtel ähnliches, in der Mitte durchlochtes Sandsteinplättchen, etwa 4 : 2 cm groß und wohl 1/2 cm stark, hatte man schon vorher aufgehoben. Die kleine Sandsteinplatte ist auf beiden Seiten mit kleinen eingedrehten Kreisen ornamentiert, in denen sich

pupillenartig große Mittelpunkte befinden. Nähere Fundumstände sind für dieses eigenartige Stück nicht festzustellen gewesen, so daß es unsicher bleiben muß, welcher Periode des Gräberfeldes es angehört, denn die Kreisornamente, die in allen prähistorischen Zeitabschnitten vorkommen, können ebenso wenig wie das Material, Sandstein, zeitbestimmend sein.

Aus der Hand des Steinsprengmeisters, der die Steine geworben hat, stammen die gleichfalls abgebildeten Bronzegegenstände: 1. Eine Nadel, verbogen, in drei Teile zerbrochen, mit doppelkonischem Kopf, noch 12 cm lang. 2. Stücke von einem Armringe von der unentwickelten Form der sogenannten Eidringe. Die fünf vorhandenen Bruchstücke dieses Armringes messen aufgerollt zusammen 17 cm, dabei fehlt aber das eine Endstück des offenen Ringes. Die größte Breite des einen flachen, außen gewölbten und durch Guß hergestellten Schmuckstückes beträgt 19 mm. 3. 2½ und 3 cm lange, torsierte und glatte Bronzedrahtenden von 2½ und 3 mm Stärke, die ebenso gut von Halsringen wie von Nadeln herstammen können. Als der Finder diese Stücke auf dem Gräberfelde in meinem Beisein ablieferte, teilte er mir mit, daß sie als Beigaben in einer großen Urne gelegen hätten, die in der ersten noch offenen Steingrube zunächst der Chaussee gestanden habe, die Urne sei zerbrochen und ihre Scherben habe der Lehrer im nahen Seltz. Dort habe ich die Urnenteile gesehen. Die Scherben zeigten neue Bruchflächen, das Gefäß war also bei der Auffindung noch heil gewesen, seine Farbe war hellgelb-graurot, der zylindrische Teil glatt, der untere Teil durch roh eingeritzte Doppelstriche ornamentiert. Man kann erkennen, wo der Verfertiger begonnen hat, diese Ornamentstriche zu ziehen, denn an dieser Stelle verlaufen die zuletzt gemachten Einstrichungen in die ganz herunter gezogenen ersten Striche. Der alte Heidentöpfer war beim Ornamentieren mit dem vorhandenen Platz nicht ausgekommen. Die Scherben dieser Urne sind später ins Museum nach Stettin gesandt worden, wo sie dann wieder zusammengesetzt worden ist. Leider stellte sich dabei


I.
II.
III.
IV.
V.

heraus, daß schon viele Scherben fehlten, die durch Gips haben ersetzt werden müssen. Eine Abbildung des wieder hergestellten Gefäßes ist hier beigegeben; es hat oben einen Durchmesser von 33 cm, seine Höhe beträgt 23 cm, davon entfallen 11 cm auf den oberen zylindrischen Teil. Die verhältnismäßig kleine Bodenfläche mißt im Durchmesser 11 cm.

Während wir in Seltz waren, hatte man mit einer Steinsonde an verschiedenen Stellen noch nach Steinen bzw. Grabanlagen gesucht und auch Steine unter der Erdoberfläche gefunden, die nun aufgedeckt und dann ausgehoben wurden. An verschiedenen Stellen, hauptsächlich im südwestlichen Teile des sich von Norden nach Süden hinziehenden Gräberfeldes, neben einer vom Goldbache durchfurchten Wiese fanden sich Brandgrubengräber neben Steinpackungen, die bei der Anlage der Brandgrubengräber teilweise durchstochen und fortgeräumt waren. Die Branderdeschichten gingen etwas tiefer in die Erde hinein, als die Sole der Steinpackungen lag, die sich bis auf einen halben Meter unter der Erdoberfläche befand. Während die pflasterähnlichen Steinpackungen hier keinerlei Kulturreste enthielten, waren die Brandgruben mit wendischen Bestattungsresten durchsetzt. Alle Wahrnehmungen, die ich machte, wiesen deutlich darauf hin, daß an derselben Stelle des hier beim Steinewerben zerstörten bronzezeitlichen Gräberfeldes tausend Jahre später auch Wenden ihre Toten verbrannt und begraben haben. Die wendischen Gräber, deren wir fünf aufgruben, bestanden einfach aus Branderdemassen, die eine Fläche von durchschnittlich zwei Quadratmetern einnahmen, eine Tiefe von 25—50 cm hatten, hin und wider mit einem durch Feuer gemürbten Feldsteinstück und mit wendischen Scherben und wenig Leichenbranntknochen durchsetzt waren. Diese Brandschichten begannen schon in der vom Pfluge durchfurchten Humusschicht und reichten bis auf ³/₄ m Tiefe in den gewachsenen Boden hinein.

Außer diesen wendischen Gräbern wurde noch eine vollständig unberührte Grabanlage bronzezeitlichen Ursprungs aufgefunden. Zwei Spatenstiche tief stieß man auf eine kreisrunde

Steinpflasterung von 4 m Durchmesser, deren Kreisrand aus 1½—2 Zentner schweren Findlingen gebildet wurde, während die innere Pflasterung aus kleineren, etwa kopfgroßen Steinen bestand. In der Mitte der Anlage ragte ein größerer Stein hervor, neben ihm fand sich, von flachen, geklöbten Steinplatten umstellt, in kleine Steine verpackt, oben mit einer kleineren Platte bedeckt, die Urnenstelle. Die Urnenwände waren bis auf einige schwarze Scherben so vergangen, daß die Form der Urne sich nicht mehr feststellen ließ. Es konnte nur noch ein Konglomerat von Knochen und Asche ausgehoben werden. Gleichartig mit dieser Grabanlage sind die anderen Anlagen, die wohl hundert Urnen und mehr enthalten haben können, nach Aussage des Steinsprengers und der beiden mitbeschäftigten Arbeiter gewesen.

Das Gräberfeld, das wegen seiner flachen Einbettung schon seit lange vielfach vom Pfluge berührt und zerrissen sein muß, ist auch sonst nicht unberührt geblieben, denn man muß schon seit längerer Zeit Arbeiten zur Reinigung des Bodens von den vielen Steinen, vorgenommen haben. Beweis dafür ist auch eine am Südende des sich wohl 500 m am Wiesensaume und über die östliche Seite der flachen Erderhebung hinziehenden Gräberfeldes aufgefundene Grube, in der Steine zusammengetragen, versenkt und dann überschüttet waren, ein Verfahren, Steine zu beseitigen, das früher, so lange die Steine noch keinen Wert hatten, ziemlich allgemein üblich war.

Erwähnt sei noch, daß Gültz außer den Funden aus dem Gräberfelde im Jammertale am Goldbach noch andere und noch ältere Zeugen aus heidnischer Vorzeit aufzuweisen hat, prähistorische Fundstücke, die alle auf dem Territorium der schönen Gültzer Besitzung gemacht worden sind und im Schlosse Gültz vom Herrn des Hauses mit Sorgsamkeit bewahrt werden. Es sind dies eine Anzahl von Feuerstein- und Granitbeilen, dabei ein schön geformtes Granitbeil mit Schaftloch von seltener Art, Spindelsteine und Speerspitzen aus Knochen, von denen eine durch Schraffierung ornamentiert und deshalb besonders

selten ist. Bemerkenswert ist auch ein Bronzecelt älterer Form, ein Moor- und Einzelfund, seine Länge beträgt 9¼ cm, die Schneidebreite 4 cm. Die ornamentierte Speerspitze ist 12 cm lang. Beide seltene Funstücke habe ich unter IV und V skizziert.

A. Stubenrauch.

Literatur.

A. Haas und Fr. Worm. Die Halbinsel Mönchgut und ihre Bewohner. Mit 16 Bildern. Stettin, J. Burmeister, 1909.

In einem sehr hübsch, mit guten Bildern ausgestatteten Büchlein geben die beiden Verfasser, die sich um die pommersche Volkskunde schon sehr verdient gemacht haben, eine anziehende Beschreibung der Halbinsel Mönchgut nach den verschiedensten Seiten. Wir lesen gerne von der Eigenart des Ländchens und seiner Bewohner, von der Geschichte, dem Aberglauben, von Sitte und Brauch, von der Tracht, den Wohnhäusern, der Nationalität und Herkunft der Mönchguter und lernen mit Interesse auch Volkssagen, Lieder und Rätsel kennen. Mit sorgfältigem Fleiß und ausgezeichneter Kenntnis der Verhältnisse ist alles Wissenswerte über Mönchgut zusammengestellt, und es ist gar manches dort wissenswert und anziehend. Besonders mag wieder hervorgehoben werden, daß der schier unausrottbaren Fabel von der wendischen Herkunft der Bewohner mit Recht ernst entgegengetreten wird; es wäre wirklich an der Zeit, daß endlich in Reisebüchern und ähnlichen Werken die durch Haas gewonnene sichere Lösung dieser Frage Aufnahme fände. Das Buch, das bei dem Verschwinden der Mönchguter Eigenart zu rechter Zeit erscheint, wird nicht nur bei den immer zahlreicher werdenden Besuchern des Landes freudige Aufnahme finden, sondern bildet auch für die pommersche Volkskunde an sich einen sehr wertvollen Beitrag. Es ist die erste, auf wissenschaftlicher Forschung beruhende Beschreibung eines Stückes Pommerns, das ein in sich geschlossenes Gebiet darstellt. Beiden Verfassern, besonders A. Haas, in dem wir den besten Kenner Rügens verehren, sei der Dank für diese schöne neue Gabe ausgesprochen. M. W.

W. Ohnesorge. Die Deutung des Namens Lübeck. Ein Beitrag zur deutschen und slavischen Ortsnamenforschung.

Sonderabdruck aus der Festschrift zur Begrüßung des XVII. deutschen Geographentages. Lübeck 1909.

Die Ortsnamenforschung ist noch immer eine Wissenschaft, für die mit vielem Eifer, aber auch sehr oft mit recht geringem Verständnis gearbeitet wird. Nirgends, möchte man sagen, machen sich der Dilettantismus und naive Unkenntnis in größerem Maßstabe geltend als bei der Erklärung von Ortsnamen. Ganz ernsthaft gemeinte Deutungen muten uns oft nicht anders an als die abenteuerlichen und phantastischen, etymologischen Spielereien aus der Humanistenzeit, über die man so oft lächelt. Was soll man, um nur ein Beispiel anzuführen, dazu sagen, daß jemand ganz neuerdings die zwischen dem Teutoburger Walde und Wiehengebirge sehr häufigen Ortsnamen mit der Endung — trupp von den Truppen der Germanenstämme ableitet, die gegen Varus kämpften! Man bemüht sich zwar seit einiger Zeit eine Methode dieser Forschung festzustellen, aber für manche Kreise ganz vergeblich. Da berührt es höchst angenehm, wenn wir in der vorliegenden Abhandlung eine wirklich wissenschaftliche Arbeitsweise angewandt und die zu Anfang aufgestellten methodischen Grundsätze, die durchaus zu billigen sind, streng beobachtet sehen. Hier lernen wir, daß zur Erklärung eines einzigen Namens eine Fülle von Arbeit notwendig ist, von der die Dilettanten keine Ahnung haben. Mit der größten Sorgfalt stellt der Verfasser alle bis 1470 in Chroniken oder Urkunden vorkommenden Namensformen für Lübeck zusammen; man ist erstaunt zu erfahren, daß es nicht weniger als 108 sind. Dann behandelt der Verfasser die bisherigen Deutungen — es sind 16 — mit scharfer Kritik und leitet schließlich den Namen von dem altslavischen Worte ljub ab, das „schön" oder „lieblich" im landschaftlichen Sinne bedeutet. Mit großem Interesse folgt man der überaus sorgfältigen Erörterung und ist am Schlusse wohl geneigt, der gegebenen Deutung zuzustimmen. Aber nicht nur als Muster einer Untersuchung auf dem Gebiete der Ortsnamenforschung kann, auch wenn man nicht alle Ansichten als richtig gelten lassen will, Ohnesorges Arbeit gelten, sie bietet auch über ihren nächsten Zweck hinaus z. B. durch die Bibliographie über die Forschungen zur slavischen Ortsnamenkunde oder die Zusammenstellung von Namen aus Europa, die mit dem Namen ljub zusammenhängen, sehr viel wertvolles Material. Wir wünschen uns auch für Pommern, dessen zahllose slavische Ortsnamen noch wenig erforscht worden sind, eine ähnliche Spezialuntersuchung, damit wir endlich von dem Einflusse der durch Beyersdorf gegebenen Erklärungen frei werden. Sie sind, so gut sie gemeint sind, für die pommersche Ortsnamenforschung verhängnisvoll geworden. M. W.

Fr. Müller. Eine Schulschrift von 1611. Zugleich Nachtrag zu der Schrift: Ein Stück Demminer Lateinschulgeschichte aus der Schwedenzeit. Demmin, W. Gesellius 1909.

Abermals eine Arbeit Müllers zur Demminer Geschichte. Diesmal hat der gelehrte Verfasser eine Schrift von 1611 aufgefunden, mit der Lehrer und Schüler von Demmin einem bisherigen Lehrer zur Hochzeit gratulieren. Das ist nicht gerade so etwas besonders Seltenes oder Interessantes, aber was Müller daraus gemacht hat, was er aus den mehr oder minder schlechten Versen herausliest, wie er von allerlei zu erzählen weiß, das ist interessant und lehrreich.

Notizen.

Der Kgl. preußische Oberstleutnant a. D. Rudolf v. Enckevort hat (in Görlitz bei C. A. Starcke, 1908) „Geschichtliche Nachrichten über die Familie von Enckevort" herausgegeben, die uns hauptsächlich wegen des pommerschen Besitzes dieser Familie (Vogelsang und Albrechtsdorf im Kreise Ueckermünde, Marienwerder, Dobberphul, Gartz a. Pl., Plönzig, Rosenfelde und Warsin im Kreise Pyritz, Sassenburg und Rossow im Kreise Saatzig) interessieren. Das aus den Niederlanden stammende Geschlecht erwarb im Laufe des 18. Jahrh. diesen umfangreichen Grundbesitz in Pommern, den es zum Teil noch heute besitzt. — Zahlreiche Bilder, 12 Stamm- bzw. Ahnentafeln (auf Tafel IX wird die Abstammung der Vogelsanger Linie von Philipp Melanchthon nachgewiesen), mehrere Urkunden- und Aktenabdrucke, sowie ein reichhaltiges Register sind dem Werke beigegeben. O. Grd.

Herr Professor Otto Kuntze, der seit seiner Pensionierung in Stralsund lebt, hat seine zahlreichen Freunde wieder mit einem Bande Gedichte erfreut. Schon im Jahre 1891 veröffentlichte er in deutscher Übertragung ausgewählte englische Dichtungen, denen er 1904 König Oidipus, 1905 Antigone und 1907 die Rache des Odysseus folgen ließ. Die ersten beiden Bändchen sind, wie der Verfasser im Vorwort sagt, aus dem Verlangen entstanden, einen Einblick in die Bedeutung des größten Dramatikers des Altertums zu verschaffen. Die „Rache des Odysseus" ist eine dramatische Bearbeitung des Hauptteils der Odyssee; ihm ist „Dornröschen", ein Märchen in Hexametern, angehängt. Das

letzte Bändchen „Aus Herz und Gemüt“ enthält 58 eigene Gedichte. Ihr Inhalt ist in der „Zueignung“ so angegeben:

„Was ich gedacht, was ich in stillen Stunden,
Was im Gebraus des Tages ich erschaut,
Was in des Herzens Tiefe ich empfunden —
Ich hab' es diesen Liedern anvertraut.
So sprechen sie von Leid und von den Wunden,
Die ich empfing, als kaum der Tag geblaut;
Doch winken auch aus nebelgrauer Ferne
Mit mildem Glanz manch freundlich-helle Sterne.“

Pommersche Luft weht uns aus mehreren Liedern entgegen, und pommersche Gesinnung, sowie Liebe zur Heimat tun sich in ihnen kund. Mögen die dichterischen Schöpfungen unseres Landsmannes eine Verbreitung über den engen Kreis hinaus finden, für den er sie zunächst bestimmt hat!

Dr. G. W. Kernkamp hat in einem Bande „Baltische Archivalia“ ('S Gravenhage 1909) eine größere Zahl von Archivalien zur Geschichte der Niederlande veröffentlicht, die er in Stockholm, Kopenhagen und den deutschen Ostseestädten gesammelt hat; in Pommern hat er die Ratsarchive in Stralsund und Greifswald, die Universitätsbibliothek in Greifswald und die Stadtbibliothek in Stettin, sowie besonders das Staatsarchiv in Stettin benutzt. Ist die Zahl der mitgeteilten Stücke auch nicht groß, so enthalten sie doch manches Interessante.

Der Heimatskalender für den Kreis Anklam 1910 (herausgegeben von Professor Max Sander in Anklam) enthält wieder mancherlei kleine Beiträge zur Heimatsgeschichte (Anklam während des siebenjährigen Krieges, vom alten Küster Witte in Blesewitz, Zusammenstellung von Flurnamen u. a. m.).

Mitteilungen.

Gestorben: Geh. Kommerzienrat Dr. Schlutow, Rechnungsrat Wilke in Stettin.

Zu ordentlichen Mitgliedern ernannt: Das Kgl. Staatsarchiv zu Danzig, Oberlehrer Hans Sonnenburg in Dramburg.

Die Bibliothek (Karkutschstr. 13, Königl. Staatsarchiv) ist **Montags von 3–4** und **Donnerstags von 12–1 Uhr** geöffnet. Außerdem wird der Bibliothekar, Herr Archivar Dr. Grotefend, während der Dienststunden des Staatsarchives (9–1 Uhr) etwaige Wünsche betreffend Benutzung der Bibliothek nach Möglichkeit erfüllen.

Zuschriften und Sendungen an die Bibliothek sind nur an die oben angegebene Adresse zu richten.

Die neu eingegangenen Zeitschriften liegen im Bibliothekszimmer zur Einsicht aus.

Das Museum bleibt während des Winters geschlossen.

Auswärtige, welche das Museum zu besichtigen wünschen, wollen sich vorher beim Konservator Stubenrauch in Stettin, Papenstraße 4/5, melden.

Die monatlichen Versammlungen finden in Stettin auch in diesem Winter in der Regel an jedem dritten Sonnabend des Monats im „Preußenhof" (Luisenstraße) statt.

Erste Versammlung am Sonnabend, dem 16. Oktober 1909, 8 Uhr:

Herr Professor Dr. Wehrmann: Von der Belagerung Stettins im Jahre 1659.

Inhalt.

Für die Redaktion verantwortlich: Prof. Dr. Wehrmann in Stettin
Druck und Verlag von Herrcke & Lebeling in Stettin.